

## **AUTRICES / DIVERSITÉ (Littérature francophone uniquement)**

Corpus d'extraits étudiés en classe.

Un tableau (plus ou moins...) synoptique de ces différents extraits avec des entrées possibles et les niveaux / objet d'étude se trouve sur le même site web.

Toutes les fautes de frappe sont entièrement de ma faute.

Les notes de bas de page proviennent soit d'éditions scolaires soit sont mes ajouts personnels.

### **Mme Ulrich, La Folle enchère**

*Angélique et Éraste s'aiment, mais Mme Argante, la mère d'Éraste, ne consent pas au mariage. Les deux amants montent alors un stratagème avec l'aide de leurs valets. Angélique se déguise en homme et se fait passer pour un jeune comte, avec l'aide de la servante Lisette. Elle s'arrange pour que Mme Argante en tombe amoureuse : elle prétend que le sentiment est réciproque et lui fait promettre le secret. Mais ce jeune comte serait aussi poursuivi par une certaine Marquise de la Tribaudière, qui est en réalité Champagne, un valet d'Éraste. Le prétendu père du Comte, incarné par une autre valet d'Éraste, aurait ainsi deux enfants : le Comte, qu'il aurait promis à la Marquise de la Tribaudière, et une fille, promise à un neveu de la Marquise de la Tribaudière. Champagne, sous les traits de la Marquise de la Tribaudière, vient chez Mme Argante pour réclamer ses droits sur le Comte. Ils cherchent ainsi à duper Mme Argante en lui faisant croire que pour qu'elle épouse le Comte, il faut qu'Éraste épouse la sœur du Comte, Angélique, avec une dot généreuse.*

CHAMPAGNE.

Ma bonne dame, votre très humble servante. Sans ce gentilhomme qui est toujours chez vous, à ce qu'on dit, je ne vous rendrais pas une visite aussi hors d'oeuvre<sup>1</sup> que celle-ci.

LISETTE, *bas*.

Voilà une marquise tout à fait honnête.

ANGÉLIQUE, *bas à Madame Argante*.

Ne la brusquez point, Madame : c'est une extravagante.

MADAME ARGANTE.

J'aurais bien de la peine à m'empêcher de lui dire son fait.

CHAMPAGNE.

Eh bien, Monsieur, avez-vous bientôt fini ? Viendrez-vous ? Votre père et mon neveu le chevalier Jumeau nous attendent.

MADAME ARGANTE.

En vérité, Madame, vous jouez un étrange personnage : courir ainsi après un jeune homme !

CHAMPAGNE.

Comment donc, Madame, qu'est-ce que cela signifie ? Ne doit-il pas être mon mari, ce jeune homme ?

MADAME ARGANTE.

1 « hors d'oeuvre » : inappropriée.

Votre mari ? Lui, votre mari ?

LISETTE.

Bon, cela commence fort bien.

MADAME ARGANTE.

Monsieur le Comte, détrompez Madame, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE, *bas à Mme Argante.*

La détromper ! C'est là sa folie, ne vous l'ai-je pas dit ?

CHAMPAGNE.

Parlez, Monsieur, parlez. Quelles mesures gardez-vous, qui vous empêchent de dire naturellement la vérité ?

ANGÉLIQUE.

Que me servirait-il de la dire, Madame ? Ne vous ai-je pas là-dessus expliqué cent fois mes pensées ?

MADAME ARGANTE.

Il est vrai qu'il faut être étrangement entêtée de chimères.

CHAMPAGNE.

Comment de chimères ! Vous souffrez qu'on m'appelle chimères, Monsieur ?

LISETTE.

Si la conversation s'échauffe, la Marquise aura sur les oreilles<sup>2</sup>.

CHAMPAGNE.

Parlez, Monsieur, parlez. N'ai-je pas la parole de votre père ?

ANGÉLIQUE.

Je veux croire qu'il vous l'a donnée.

MADAME ARGANTE.

Quoi, Monsieur !

ANGÉLIQUE.

C'est pour cela que je vous recommandais le secret.

2 « aura sur les oreilles » : va recevoir une correction.

CHAMPAGNE.

Votre soeur ne doit-elle pas épouser mon neveu ?

ANGÉLIQUE.

Il me semble que j'en ai ouï parler.

MADAME ARGANTE.

Vous ne m'en avez jamais rien dit.

ANGÉLIQUE.

À quoi bon vous entretenir de ces bagatelles ?

CHAMPAGNE.

Ne donnai-je pas à mon neveu le meilleur et le plus beau de mon bien en faveur de ce mariage ?

ANGÉLIQUE.

C'est une condition que mon père exigeait de vous.

CHAMPAGNE.

Vraiment, s'il ne l'exigeait pas, je me garderais bien de me la faire moi-même. Vous devez, après sa mort, être le maître de tout son bien : n'est-il pas juste qu'il cherche à assurer la fortune de votre sœur ?

ANGÉLIQUE.

Mon père a ses vues, Madame, et j'ai les miennes.

MADAME ARGANTE.

Tout ce qu'elle dit est donc vrai, Monsieur le Comte ? (...)

ANGÉLIQUE.

Par quelle raison vous en importuner ? Ai-je dessein de sacrifier ma tendresse aux intérêts de ma sœur ?

CHAMPAGNE.

Ah, le dénaturé !

ANGÉLIQUE.

Ne suis-je pas prêt à désobéir à mon père ?

CHAMPAGNE.

Le petit impie !

ANGÉLIQUE.

Et à faire serment à Madame que je me donnerai plutôt la mort que de me soumettre à l'épouser.

CHAMPAGNE.

L'insolent, à ma barbe oser s'expliquer de la sorte !

LISETTE.

Voilà ce qu'on peut appeler un sacrifice dans les formes. (...)

CHAMPAGNE.

Et fi, fi, Madame ! Vous devriez rougir de me le débaucher comme vous faites !

MADAME ARGANTE.

De vous le débaucher, Madame ! De quels termes vous servez-vous, s'il vous plaît ?

CHAMPAGNE.

Je me sers de termes qui conviennent fort bien au sujet.

MADAME ARGANTE.

Je pourrais bien me servir de la seule manière qu'il y a d'y répondre.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Madame !

LISETTE.

Ne vous emportez point, Madame. Monsieur le Comte vous vengera lui-même, et Madame sera assez punie de ne le point épouser.

CHAMPAGNE.

Je ne l'épouserai pas, moi ? J'aurai tout fait pour lui ! Dis le contraire, petit ingrat, dis le contraire ! Argent comptant, pierreries, et ma vaisselle même ! J'ai sacrifié tout à tes folles dépenses, et je te souffrirais après cela dans les bras d'une autre ?

ANGÉLIQUE.

Eh bien, Madame, sont-ce là des titres<sup>3</sup> pour me forcer à devenir votre époux malgré moi ?

LISETTE.

Bon ! Si on épousait d'obligation toutes celles qui font ces extravagances, il y a mille jeunes gens qui auraient plus d'une douzaine de femmes.

Mme Ulrich, *La Folle enchère*, scène XVIII, 1691.

<sup>3</sup> Qualité conférant un motif légitime, une raison valable à faire quelque chose ou à être quelque part ; qualité, mérite ou service donnant droit à quelque chose.

## **Nathalie Sarraute, *Pour un oui ou pour un non***

Dans *Pour un oui ou pour un non*, Sarraute cherche exprimer ce qui, « parvenu à la surface du langage, finit par s'y engluier.<sup>4</sup> » Dans cette pièce, un homme vient en voir un autre : il a l'impression que son ami s'éloigne de lui et cherche à savoir pourquoi.

H.1 : Eh bien, je te demande au nom de tout ce que tu prétends que j'ai été pour toi... (...) je t'adjure solennellement, tu ne peux plus reculer... Qu'est-ce qu'il y a eu ? Dis-le... tu me dois ça...

H.2, *piteusement* : Je te dis : ce n'est rien qu'on puisse dire... rien dont il soit permis de parler...

H.1 : Allons, vas-y...

H.2 : Eh bien, c'est juste des mots...

H.1 : Des mots ? Entre nous ? Ne me dis pas qu'on a eu des mots... ce n'est pas possible... et je m'en serais souvenu...

H.2 : Non, pas des mots comme ça... d'autres mots... pas ceux dont on dit qu'on les a « eus »... Des mots qu'on n'a pas « eus », justement... On ne sait pas comment ils vous viennent...

H.1 : Lesquels ? Quels mots ? Tu me fais languir... tu me taquines...

H. 2 : Mais non, je ne te taquine pas... Mais si je te les dis...

H. 1 : Alors ? Qu'est-ce qui se passera ? Tu me dis que ce n'est rien...

H. 2 : Mais justement, ce n'est rien... Et c'est à cause de ce rien...

H. 1 : Ah on y arrive... C'est à cause de ce rien que tu t'es éloigné ? Que tu as voulu rompre avec moi ?

H. 2, *soupire* : Oui... C'est à cause de ça... Tu ne comprendras jamais... Personne, du reste, ne pourra comprendre...

H. 1 : Essaie toujours... Je ne suis pas si obtus... (...)

H. 2 : Eh bien... Tu m'as dit il y a quelque temps... tu m'as dit... quand je me suis vanté de je ne sais plus quoi... de je ne sais plus quel succès... oui... dérisoire... quand je t'en ai parlé... tu m'as dit : « C'est bien... ça... »

H.1 : Répète-le, je t'en prie... j'ai dû mal entendre.

H. 2, *prenant courage* : Tu m'as dit : « C'est bien... ça... » Juste avec ce suspens... Cet accent...

H. 1 : Ce n'est pas vrai. Ça ne peut pas être ça... Ce n'est pas possible...

H. 2 : Tu vois, je te l'avais bien dit... à quoi bon ?

H. 1 : Non mais vraiment, ce n'est pas une plaisanterie ? Tu parles sérieusement ?

H. 2 : Oui. Très. Très sérieusement.

H. 1 : Écoute, dis-moi si je rêve... si je me trompe... Tu m'aurais fait part d'une réussite... quelle réussite d'ailleurs...

H. 2 : Oh, peu importe... une réussite quelconque...

H. 1 : Et alors je t'aurais dit : « C'est bien, ça ? »

H. 2, *soupire* : Pas tout à fait ainsi... il y avait entre « C'est bien » et « ça » un intervalle plus grand : « C'est biiien... ça... » Un accent mis sur « bien »... un étirement : « biiien... » et un

<sup>4</sup> Préface de Arnaud Rykner, dans l'édition Folio de 1999.

suspens avant que « ça » arrive... ce n'est pas sans importance.

Nathalie Sarraute, *Pour un oui ou pour un non*, 1982



## **Andrée Chédid, « Entrée de New-York sous l'orage »**

*(Descriptif avec deux personnages)*

Surgissant des trottoirs  
la pluie des gratte-ciel  
incise l'averse  
et s'élanche vers des fragments d'espace

Les trombes d'eau  
se rabattent sur la ville  
heurtent ces  
Goliaths de pierre  
qui surplombent le marécage humain

Au sol  
Seul l'éclat safran des taxis  
perce la confusion des hommes et de la brume

Parcours linéaire  
Signalisations casquées  
Rues sans nom  
Exaltation du chiffre

La foule  
fantôme aux épaules rognées  
se délaie dans l'aqueuse grisaille

Entre les parois jaunes du véhicule  
le cuir s'écaille  
les sièges s'éventrent  
les mégots s'entassent

Derrière la vitre pare-balles  
qui rompt l'échange  
la nuque du conducteur  
barre l'horizon

Je parle  
je questionne

Les sons patinent sur le verre

Je crie des mots  
pour exister  
pour franchir la glace  
pour raccorder les mondes...

La nuque reste d'acier

J'appelle  
J'appelle plus fort

L'homme  
enfin  
se retourne

Et m'offre  
sa face

comme une bouée !

Tandis que la ville  
se trouble sous les rafales d'eau  
Que ses images chancellent sous l'ondée

Tandis que la machine vorace  
engloutit entre ses quatre roues  
la forte langue d'asphalte...

Des mots d'ici - d'ailleurs  
s'abordent se rejoignent  
apprivoisant la cité :

Cette Métropole  
Gerbe ou taupinière de béton  
Inflexible géographie du siècle

que l'œil rejette  
dont l'œil s'éprend

Cette Capitale  
Aux carrefours de l'exploit et des terreurs  
des fièvres et du prodige

auxquels on résiste  
auxquels on consent

Vitre rabaissée entre nous  
Les paroles vont et viennent

Qu'importent  
averses menace pierres ou plomb !

Secouru par les mots  
le souffle s'apaise  
le regard s'amarre

*Etranger* résonne  
comme un prénom !

Andrée Chédid, « Entrée de New-York sous l'orage », *Cavernes et Soleils*, 1979

## **Anna de Noailles, « Le Port de Palerme »**

Je regardais souvent, de ma chambre si chaude,  
Le vieux port goudronné de Palerme, le bruit  
Que faisaient les marchands, divisés par la fraude,  
Autour des sacs de grains, de farine et de fruits,  
Sous un beau ciel, teinté de splendeur et d'ennui...

J'aimais la rade noire et sa pauvre marine,  
Les vaisseaux délabrés d'où j'entendais jaillir  
Cet éternel souhait du coeur humain: partir!  
--Les vapeurs, les sifflets faisaient un bruit d'usine  
Dans ces cieux où le soir est si lent à venir...

C'était l'heure où le vent, en hésitant, se lève  
Sur la ville et le port que son aile assainit.  
Mon coeur fondait d'amour, comme un nuage crève.  
J'avais soif d'un breuvage ineffable et béni,  
Et je sentais s'ouvrir, en cercles infinis,  
Dans le désert d'azur les citernes du rêve.

Qu'est-ce donc qui troublait cet horizon comblé?  
La beauté n'a donc pas sa guérison en elle?  
Par leurs puissants parfums les soirs sont accablés;  
La palme au large coeur souffre d'être si belle;  
Tout triomphe, et pourtant veut être consolé!

Que signifient ces cieux sensuels des soirs tendres?  
Ces jardins exhalant des parfums sanglotants?  
Ces lacets que les cris des oiseaux semblent tendre  
Dans l'espace intrigué, qui se tait, qui attend?

- À ces heures du soir où les mondes se plaignent,  
Ô mortels, quel amour pourrait vous rassurer?  
C'est pour mieux sangloter que les êtres s'étreignent;  
Les baisers sont des pleurs, mais plus désespérés.

La race des vivants, qui ne veut pas finir,  
Vous a transmis un coeur que l'espace tourmente,  
Vous poursuivez en vain l'incessant avenir...

C'est pourquoi, ô forçats d'une éternelle attente,  
Jamais la volupté n'achève le désir!

Anna de Noailles, « Le Port de Palerme », *Les Vivants et les morts*, 1913

## **Sylvie Kandé, *La Quête infinie de l'autre rive***

*Française d'origine sénégalaise, Sylvie Kandé est enseignante dans une université américaine. La quête infinie de l'autre rive est une épopée en trois chants qui évoque ceux qui se lancent en pirogue sur l'océan. Alors que les deux premiers chants réinventent les expéditions lancées par l'empereur malien Aboubakar II au XIV<sup>e</sup> vers l'Amérique, le dernier parle de ceux qui partent dans l'espoir d'atteindre l'Europe.*

Où est de la première aube en mer  
le douloureux enchantement :  
départ à l'arrache (il avait fallu courser le jusant<sup>5</sup>)  
qui prend tranquillement allure de voyage  
surprise des yeux qui se font au sel et au vent  
aigreur des aisselles où peu à peu  
tarissent la peur et ses ruisseaux  
esprit (libre non mais) désempêtré du quotidien...  
Oh on entendait bien çà et là un sanglot  
(mais de peser le renoncement  
une larme jamais ne sera la mesure)  
L'eau avait ses motifs et ils étaient clairs :  
nous savons je sais nous avons  
maintenant notre raison-d'être-sur-terre  
et elle tient à cette embarcation  
Puis cet aigle-pêcheur qui oscillait là-haut  
comme la promesse tremblée du retour  
Alassane alors ou bien était-ce Maguett...  
en équilibre sur un bidon  
chantait d'une voix de tête  
qui couvrait celle du moteur

Mais ce matin il fait bien froid  
à regarder le rien  
le rien du tout  
le rien de rien  
qui vague autour de soi  
Au septième jour on ne célèbre plus  
et surtout pas la naissance du jour  
- d'ailleurs c'est où je vous demande qu'on ferait prière...  
Si j'arrive à bon port  
sûr que je rembourserai

5 « Jusant » : marée descendante.

Trop tard trop tôt pour qu'on regrette  
Dix jours comme ça on nous avait promis  
dix jours seulement  
Et qu'est-ce qu'une semaine  
hein dans la vie d'un perdant...  
Prix d'ami - ta vie elle vaut pourtant pas chipette :  
tu manges et tu dégoises mais ne rapportes mie  
Des ambition tu en as mais de répondant :  
ici personne n'achète tes quat'sous de rêves  
Là-bas est mieux : tu jettes une graine  
et en deux temps trois mouvements  
je te jure elle germe et lève  
Et puis ramer pour ramer  
mieux vaut avoir une visée (...)

Un menteur montrait l'océan de sa main fine  
en disant la flaque où j'ai mouillé mon pas  
Plein aux as tu reviendras  
avec des valises mais énormes  
et un monceau de cantines  
des Ray-Ban pour planquer tes intentions  
et à la lèvre le mégot du mépris  
On parlera de toi en ville  
à te voir construire et doter  
épouser baptiser et encore bâtir  
Sans compter que de jour comme de nuit  
jamais il ne désemplira ton domicile  
de requêtes de louanges et d'invitations  
On dressait justement une barque dans un endroit convenu  
et comme de bien entendu il ne restait qu'une place  
La chance prends-la aux cheveux : elle n'a pas ton temps

Alors j'ai pris la mer à la légère  
sans un bonnet un croûton un beignet une thune  
sans tambour ni trompette sans crier gare  
- juste chargé à fond ce cellulaire  
et empoché une canette avec dedans  
un safara macéré<sup>6</sup> pour l'occasion

<sup>6</sup> Liquide dans lequel ont macéré des versets du Coran (tradition sénégalaise).

par un calé en prophylaxies<sup>7</sup> et protections  
un vrai dompteur des revers de fortune  
ni pour le cuir ni pour les verres fumés  
mais pour le geste qui donnait à chacun de nous  
(nous autres ni chair ni poisson  
tripaille laissée pour compte  
dans le sable gluant du millénaire)  
la stature singulière d'une personne

Sylvie Kandé, *La quête infinie de l'autre rive*, chant III, 2011

<sup>7</sup> En médecine, poccusus ayant pour but de prévenir l'apparition ou l'aggravation d'une maladie ; un type de magie ayant les mêmes buts.



## **Louise Labé, sonnet II**

Ô beaux yeux bruns, ô regards détournés  
Ô chauds soupirs, ô larmes épandués,  
Ô noires nuits vainement attendues  
Ô jours luisants vainement retournés !

Ô tristes plaints, ô désirs obstinés,  
Ô temps perdu, ô peines dépendues,  
Ô mille morts en mille rets tendues,  
Ô pires maux contre moi destinés !

Ô ris, ô front, cheveux, bras, mains et doigts !  
Ô luth plaintif, viole, archet et voix !  
Tant de flambeaux pour ardre une femelle !

De toi me plains, que tant de feux portant,  
En tant d'endroits d'iceux mon coeur tâtant,  
N'en est sur toi volé quelque étincelle<sup>8</sup>.

Louise Labé, *Sonnets*, 1555

<sup>8</sup> Traduction de l'édition G.F. : « J'aurais voulu qu'avec toutes ces flammes / dont tu brûles mon coeur en tant d'endroits / une étincelle au moins volât sur toi! »

## **Louise Labé, sonnet VIII**

Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie ;  
J'ai chaud extrême en endurent froidure :  
La vie m'est et trop molle et trop dure.  
J'ai grands ennuis entremêlés de joie.

Tout à un coup je ris et je larmoie,  
Et en plaisir maint grief tourment j'endure ;  
Mon bien s'en va, et à jamais il dure ;  
Tout en un coup je sèche et je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me mène ;  
Et, quand je pense avoir plus de douleur,  
Sans y penser je me trouve hors de peine.

Puis, quand je crois ma joie être certaine,  
Et être au haut de mon désiré heur,  
Il me remet en mon premier malheur.

Louise Labé, *Sonnets*, 1555

**Catherine Pozzi, « Nyx »**

*Catherine Pozzi est connue surtout pour six poèmes fulgurants, publiés en 1935, et qu'elle considérait comme son testament littéraire. Nyx signifie « la nuit » en grec ; le poème fut composé « d'un trait », le 5 novembre 1934, peu avant sa mort.*

*À Louise aussi de Lyon et d'Italie*

Ô vous mes nuits, ô noires attendues  
Ô pays fier, ô secrets obstinés  
Ô longs regards, ô foudroyantes nues  
Ô vol permis outre les cieux fermés.

Ô grand désir, ô surprise épandue  
Ô beau parcours de l'esprit enchanté  
Ô pire mal, ô grâce descendue  
Ô porte ouverte où nul n'avait passé

Je ne sais pas pourquoi je meurs et noie  
Avant d'entrer à l'éternel séjour.  
Je ne sais pas de qui je suis la proie.  
Je ne sais pas de qui je suis l'amour.

Catherine Pozzi, « Nyx », *Mesures*, 1935

### **Olympe de Gouges, « Homme, es-tu capable d'être juste ? »**

*Olympe de Gouges, femme de lettres et femme politique, s'engagea dans la Révolution Française de 1789 et rédigea une Déclaration de la femme et de la Citoyenne, calquée sur la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789. Elle dénonça les atrocités commises par le parti de Marat et Robespierre et fut guillotinée en 1793 à l'âge de 45 ans.*

Homme, es-tu capable d'être juste ? C'est une femme qui t'en fait la question ; tu ne lui ôteras pas du moins ce droit. Dis-moi ? Qui t'a donné le souverain empire d'opprimer mon sexe ? Ta force ? Tes talents ? Observe le créateur dans sa sagesse ; parcours la nature dans toute sa grandeur, dont tu sembles vouloir te rapprocher, et donne-moi, si tu l'oses, l'exemple de cet empire tyrannique.

Remonte aux animaux, consulte les éléments, étudie les végétaux, jette enfin un coup d'œil sur toutes les modifications de la matière organisée ; et rends-toi à l'évidence quand je t'en offre les moyens ; cherche, fouille et distingue, si tu peux, les sexes dans l'administration de la nature. Partout tu les trouveras confondus, partout ils coopèrent avec un ensemble harmonieux à ce chef-d'œuvre immortel.

L'homme seul s'est fagoté un principe de cette exception. Bizarre, aveugle, boursoufflé de sciences et dégénéré, dans ce siècle de lumières et de sagacité, dans l'ignorance la plus crasse, il veut commander en despote sur un sexe qui a reçu toutes les facultés intellectuelles ; il<sup>9</sup> prétend jouir de la Révolution, et réclamer ses droits à l'égalité, pour ne rien dire de plus.

Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, 1791.

9 Les femmes. « Il » renvoie au « sexe qui a reçu toutes les facultés de jugement » de la phrase précédente.

## **Maryse Condé, *Moi, Tituba, sorcière***

*Maryse Condé est une autrice guadeloupéenne qui a enseigné à Columbia aux États-Unis et a reçu de nombreux prix pour son œuvre littéraire qui met souvent en avant les Antilles.*

*Abéna, une femme africaine prise en esclavage, est violée par un marin sur la bateau qui l'amène à La Barbade pour y être vendue. Quelques mois plus tard naît Tituba, qui est la narratrice du récit. Abéna mourra pendue pour s'être défendue contre le maître qui cherchait à la violer. Tituba est recueillie par une vieille femme, Man Yaya, avant d'être de nouveau prise en servitude. Tituba arrive jusqu'à Salem où elle est accusée de sorcellerie avec d'autres femmes. Lorsqu'un pardon général est déclaré, Noyes, le chef de police, lui annonce qu'elle va être vendue afin de rembourser les frais de son emprisonnement.*

J'éclatai d'un rire sans joie :

- Qui sera prêt à acheter une sorcière ?

Il eut un petit sourire cynique :

- Un homme pressé d'argent<sup>10</sup>. Tu sais à quel prix le nègre se vend à présent ? Vingt-cinq livres !

Notre conversation s'arrêta là, mais désormais, je sus le sort qui m'attendait. Un nouveau maître. Une nouvelle servitude.

Je commençai à douter sérieusement de la conviction fondamentale de Man Yaya selon laquelle la vie est un don. La vie ne serait un don que si chacun d'entre nous pouvait choisir le ventre qui le porterait. Or, être précipité dans les chairs d'une égoïste, d'une garce qui se vengera sur nous des déboires de sa propre vie, faire partie de la cohorte des exploités, des humiliés, de ceux à qui on impose un nom, une langue, des croyances, ah, quel calvaire !

Si je dois renaître un jour, que ce soit dans l'armée d'acier des conquérants ! À dater de cette conversation avec Noyes, chaque jour, des inconnus vinrent m'examiner. Ils inspectaient mes gencives et mes dents. Ils tâtaient mon ventre et mes seins. Ils soulevaient mes haillons pour examiner mes jambes. Puis, ils faisaient la moue :

- Elle est bien maigre !

- Tu dis qu'elle a vingt-cinq ans ! Elle en paraît cinquante !

- Je n'aime pas sa couleur !

Un après-midi, je trouvai grâce aux yeux d'un homme. Mon Dieu, quel homme ! Petit, le dos déformé par une bosse qui pointait à hauteur de son épaule gauche, le teint couleur d'aubergine et le visage dévoré par de grands favoris roux qui se mêlaient à une barbe en pointe. Noyes me souffla avec mépris :

- C'est un Juif, un commerçant que l'on dit très riche. Il pourrait se payer toute une cargaison de bois d'ébène et le voilà qui marchande pour du gibier de potence !

Je ne relevai pas ce que ces propos contenaient d'injurieux pour moi. Un commerçant ? Qui était en relation avec les Antilles vraisemblablement ? Avec la Barbade ? (...)

La Barbade !

<sup>10</sup> Un homme qui a beaucoup d'argent.

Durant les périodes furieuses, puis hébétées de ma maladie, je n'y avais guère pensé, à ma terre natale. Mais une fois précairement recollés les morceaux de mon être, son souvenir me réinvestissait.

Pourtant, les nouvelles que j'en avais n'étaient pas bonnes. La souffrance et l'humiliation y avaient planté leur empire à demeure. Le vil troupeau des nègres ne cessait de faire tourner la roue du malheur. Broie, moulin, avec la canne, l'avant de mon bras et que mon sang colore le jus sucré !

Et ce n'était pas tout !

Chaque jour, d'autres îles autour d'elle étaient ouvertes à l'appétit des Blancs et j'apprenais que dans les colonies du Sud de l'Amérique, nos mains à présent tissaient de longs linceuls de coton. (...)

Trois jours plus tard, Noyes vint ouvrir la porte de ma cellule. Derrière lui, dans son ombre, se coulait le Juif, plus roux et bancal que jamais. Noyes me poussa jusqu'à la cour de la prison et là, le forgeron, homme massif en tablier de cuir m'écarta sans façon les jambes autour d'un billot de bois. Puis d'un coup de maillet d'une effroyable habileté, il fit voler mes chaînes en éclat. Il recommença la même opération avec mes poignets pendant que je hurlais.

Je hurlais comme le sang qui pendant tant de semaines s'était tenu à l'écart de mes chairs, les inondait à nouveau, plantant mille dards, mille pointes de feu sous ma peau.

Je hurlais et ce hurlement, tel celui d'un nouveau-né terrifié, salua mon retour dans le monde. Je dus réapprendre à marcher. Privée de mes chaînes, je ne parvenais pas à trouver mon équilibre et chancelais comme une femme prise d'alcool mauvais. Je dus réapprendre à parler, à communiquer avec mes semblables, à ne plus me contenter de rares monosyllabes. Je dus réapprendre à regarder mes interlocuteurs dans les yeux. Je dus réapprendre à discipliner mes cheveux, nid de serpents sifflant autour de ma tête. Je dus frotter d'onguents ma peau sèche et crevassée, pareille à un cuir mal tanné.

Peu d'individus ont cette déveine : naître par deux fois.

Maryse Condé, *Moi, Tituba, sorcière*, 1986

## **Valentine Goby, Kinderzimmer**

*Suzanne Langlois, résistante, est envoyée au camp de Ravensbrück en Allemagne, après son arrestation. Nommée Mila au camp, car « Suzanne c'était une autre vie », elle tente de survivre, jour après jour, avec d'autres femmes, de toutes origines. Le roman Kinderzimmer a obtenu le Prix PACA des lycéens et des apprentis en 2015.*

Dehors, la première neige semble définitive. Les toits, la terre, les arbres nus se figent dans le blanc. Pas d'oiseau, silence hormis la chute feutrée d'un paquet de neige tombé d'une branche. Des corneilles se posent noir sur blanc, découpées au ciseau ; se perchent sur les villas SS, se lovent dans les fumées des feux. Toi, tu ne sens plus tes doigts. Tu ne sens plus tes pieds. Il y en a qui ont les orteils noirs, brûlés par le froid. Le coin de tes yeux gèle si tu travailles dehors, si tu poses longtemps. Quand tu fermes tes paupières sans larmes tu n'oses plus les rouvrir, de peur que la cornée se déchire. Des stalactites tombent des toits en fins poignards.

L'Appell<sup>11</sup> est ta hantise. Tu es en robe et veste par moins quinze, moins vingt, tu ne sais pas, et peut-être la température va-t-elle tomber encore. Il fait nuit noire au lever, tu te tiens droite, tu fais la stèle dans la lumière des projecteurs orange qui resteront allumés jusqu'au jour, ça te rappelle ton arrivée, ton ignorance. Rien n'a changé. Tu crois savoir des choses, mais tout ce que tu apprends pose de nouvelles questions, renouvelle ton champ d'ignorance. Alors, l'hiver, ce sera quoi ? Le sol glacé glace tes pantines, minute après minute glace ta jambe, monte jusqu'à ton dos, glace tes lombaires, remonte ta colonne, ton cou est pris. Tu as glissé du papier journal sous ta robe, ça t'a coûté du pain<sup>12</sup> et tu grelottes encore. Si l'Aufseherin<sup>13</sup> presse sa main sur ta poitrine, si le papier journal craque sous la pression, s'il dépasse, s'il tombe au sol, tu te maudiras de ne pas t'être donnée au froid : c'est le Bunker<sup>14</sup> direct. Dès que l'Allemande est passée, tes voisines et toi, à trois ou quatre vous vous groupez en « moutons », selon les lois de la transmission de chaleur qui vous sont instinctives. Vous formez une boule compacte, vous soufflez sur vos doigts gourds. Ça ne dure pas, l'Aufseherin revient sur ses pas, vous n'avez pas le droit de vous grouper, de souffler sur vos doigts, vous êtes des stèles, votre pose est calculée. Provisoirement disloquées, vous retrouvez des stratégies individuelles, chacune pour soi. Petits sauts verticaux. Petite course invisible sur place. Vous recommencerez plus tard.

- Moi je n'arrête pas de remuer les orteils, pour que le sang circule.
- Des fois je mords mes joues, ma langue, ça me tient éveillée.
- Moi je frotte le dos de Virginie, puis c'est son tour. Sinon j'ai des fourmis jusque dans les oreilles.
- Il y a une patinoire de l'autre côté du mur.
- C'est le lac ! Des enfants qui patinent dessus, sûrement des gosses de Fürstenberg<sup>15</sup>, tu les vois en allant au pillage.

11 Le terme employé par les prisonnières est le terme allemand.

12 Les prisonnières échangent entre elles pour obtenir quelques commodités.

13 Femme garde dans les camps nazis.

14 Le bloc punitif.

15 La ville voisine.

- J'adorais patiner. Ma mère m'avait offert une paire de patins blancs à lames noires, et à Noël on faisait des pirouettes sur le lac d'Annecy !
- Et laisse-moi deviner, Adèle, ta mère est devenue une patineuse professionnelle ? Et tu as eu une médaille aux Jeux olympiques ? Tu as déjà enfilé des patins, Pinocchio ?<sup>16</sup>
- Qui a vu le lac gelé ?
- Moi, dit Marie-Paule, les gosses traversaient le lac d'une seule traite en fendant la glace, ça faisait un bruit de papier déchiré.
- Moi je vais plus à l'Appell. Je me planque et puis tant pis.
- En tout cas on sent plus la merde ni la pourriture avec ce froid, c'est déjà ça.
- Le crématoire fonctionne presque tout le temps, vous avez vu ? Le froid te tue.
- L'hiver, c'est un truc de nazi.

Valentine Goby, *Kinderzimmer*, 2014

16 Tout au long du roman, Adèle a tendance à enjoliver sa vie d'avant. Elle évoque souvent son cheval, dont la robe est alternativement blanche, beige ou noire.



## **Hélène Cixous, *Le nom d'Œdipe ou Chant du corps interdit***

Le nom d'Œdipe est un opéra créé au Festival d'Avignon en 1978. Hélène Cixous y reprend le mythe d'Œdipe, en s'attardant particulièrement sur la figure de Jocaste.

JOCASTE

Je te le dis : écoute moi,  
Ne l'écoute pas,  
Il faut savoir ne pas savoir.  
Se retirer.

CHOEUR.

- Écoute-la.  
- Ne l'écoute pas.  
- Il ne changera jamais.  
- Toujours cette soif ?  
- Si lasse. Harassée.

ŒDIPE

Vers ce que je redoute le plus  
Il faut aller.  
Ce dont j'ai peur  
M'appelle.  
Comme si la Bête Chanteuse  
Revenait.  
Ou son ombre bien vivante.  
Me défier, me montrer  
le danger.

JOCASTE

Ne l'écoute pas  
Écoute moi  
Ne te laisse pas prendre  
Au chantage.  
Viens, viens.

CHOEUR

- Il est sourd ?  
- Il n'a d'oreilles que pour la Chienne.  
- Il ne tend l'oreille qu'à la voix qui parle de terreur

ŒDIPE

S'aimer n'est pas assez  
Il faut aller jusqu'au fond  
De l'histoire pour que ce soit vraiment

S'aimer.

Viens, allons plus loin, Au fond, nous deux ensemble.

Je te dis : viens, je le veux

Ce mystère, avec toi, le remonter.

Tu me connais

CHOEUR

- Ne l'écoute pas.

- Écoute-la.

- Il faut savoir

- ne pas savoir

JOCASTE

Je te connais

Tu veux toujours aller au plus près

De la source. Je suis la cause

Je n'ai pas su.

Te donner l'amour qui apaise

Te sevrer.

CHOEUR

- Il ne pourrait être heureux

Que s'il avait fait le jour.

- Il n'y a pas de source

- Il ne fait jamais vraiment jour.

Pas assez jour pour lui.

ŒDIPE

Je ne suis

Pas l'homme du doute et du dérobé.

Manquer de jour

C'est manquer d'air.

JOCASTE

L'oracle, sa mauvaise langue.

Pourquoi le croire ?

Ce qui est caché, fuis-le

Ne le cherche pas.

Ne sors pas. Reste ici.

ŒDIPE

Toute ma vie pour la réponse.

Hélène Cixous, *Le Nom d'Œdipe ou Chant du corps interdit*, Quatrième mouvement, 1978.



## **Louise Michel, « Éternité »**

*En 1870, Napoléon III, qui a pris le pouvoir par un coup d'État en 1851, entame une guerre contre la Prusse qui le mène à la défaite et l'Empire est renversé. Un gouvernement provisoire s'installe à Versailles et signe la capitulation. Mais en mars 1871, les Parisiens se soulèvent contre ce gouvernement provisoire : c'est la Commune, une période de deux mois durant lesquels Paris se déclare démocratie autogérée. Cette insurrection sera réprimée dans le sang en mai 1871. Louise Michel était une Communarde, très active dans les comités de quartiers, qui participa à la plupart des batailles contre le gouvernement provisoire. Arrêtée, elle est ensuite déportée en Nouvelle-Calédonie en 1873. Elle a écrit une œuvre poétique importante, ainsi que des contes, de nombreux essais et ses mémoires. « Éternité » est un poème écrit après son arrestation en 1871 mais qui ne fut publié qu'en 1894.*

Prison de Versailles, octobre 1871.

On en est à ce point de honte  
De dégoût profond et vainqueur,  
Que l'horreur ainsi qu'un flot monte,  
Que l'on sent déborder son cœur.  
Vous êtes aujourd'hui nos maîtres ;  
Notre vie est entre vos mains ;  
Mais les jours ont des lendemains,  
Et parmi vous sont bien des traîtres.

Passons, passons les mers, passons les noirs vallons,  
Passons, passons  
Passons, que les blés mûrs tombent dans les sillons.

Envoyez-nous loin de la France ;  
Les pieds y glissent dans le sang ;  
Les vents y soufflent la vengeance ;  
Entre nous, l'abîme est trop grand.  
Laissez-nous partir tous ensemble  
Dans les tempêtes de l'hiver,  
Sur les flots grondants de la mer,  
Vers quelque sol brûlant qui tremble.

Là du moins, nous serons, mes frères,  
Sur un sol libre et généreux.  
Nos villes sont des cimetières ;  
L'ombre des palmiers vaut bien mieux

Si tout passe comme les rêves.  
Le progrès a l'éternité ;  
Et toujours ton nom, liberté,  
Soufflera dans le vent des grèves.

Creusez-nous une vaste tombe,  
Exil ou mort, mais pour nous tous :  
Là, comme la feuille qui tombe,  
Les heures passeront sur nous ;  
Sur nous, scellez l'ombre immense  
Qui couvre l'éternel repos,  
L'oubli de ce qui fut la France,  
Comme la pierre du tombeau.

Mais sachez bien, vainqueurs sublimes,  
Que si vous en frappez un seul,  
Il faudra, poursuivant vos crimes,  
Sur tous étendre le linceul ;  
Nous fatiguerons votre rage,  
Pour vous jeter, froids assassins,  
Toujours notre sang au visage.  
Nous renaîtrons tous sous vos mains.

Passons, passons les mers, passons les noirs vallons,  
Passons, passons  
Passons, que les blés mûrs tombent dans les sillons.

Louise Michel, « Éternité », *À travers la vie*, 1894.

## **Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien***

*Marguerite Yourcenar fut la première femme à entrer à l'Académie Française. Mémoires d'Hadrien est un roman historique où l'empereur Hadrien (mort en 138 ap. J-C.) écrit à son petit-fils adoptif et futur successeur, Marc Aurèle. Il y évoque sa vie et ses réflexions à l'approche de sa mort.*

*Il est possible que le véritable Hadrien ait écrit ses mémoires, bien qu'il n'en reste pas de fragments. Il est également l'auteur de poèmes, dont sa propre épitaphe qui commence par « Anima vagula blandula », le titre de la partie où se trouve l'extrait que nous étudions.*

Quand je considère ma vie, je suis épouvanté de la trouver informe. L'existence des héros, celle qu'on nous raconte, est simple : elle va droit au but comme une flèche. Et la plupart des hommes aiment à résumer leur vie dans une formule, parfois dans une vanterie ou dans une plainte, presque toujours dans une récrimination ; leur mémoire leur fabrique complaisamment une existence explicable et claire. Ma vie a des contours moins fermes. Comme il arrive souvent, c'est ce que je n'ai pas été, peut-être, qui la définit avec plus de justesse : bon soldat, mais point grand homme de guerre, amateur d'art, mais point cet artiste que Néron crut être à sa mort, capable de crimes, mais point chargé de crimes. Il m'arrive de penser que les grands hommes se caractérisent justement par leur position extrême, où leur héroïsme est de se tenir tout la vie. Ils sont nos pôles, ou nos antipodes. J'ai occupé toutes les positions extrêmes tour à tour, mais je ne m'y suis pas tenu ; la vie m'en a toujours fait glisser. Et cependant, je ne puis pas non plus, comme un laboureur ou un portefaix vertueux, me vanter d'une existence située au centre.

Le paysage de mes jours semble se composer, comme les régions de montagne, de matériaux divers entassés pêle-mêle. J'y rencontre ma nature, déjà composite, formée en parties égales d'instinct et de culture. Ça et là, affleurent les granits de l'inévitable ; partout, les éboulements du hasard. Je m'efforce de reparcourir ma vie pour y trouver un plan, y suivre une veine de plomb ou d'or, ou l'écoulement d'une rivière souterraine, mais ce plan tout factice n'est qu'un trompe-l'œil du souvenir. De temps en temps, dans une rencontre, un présage, une suite définie d'événements, je crois reconnaître une fatalité, mais trop de routes ne mènent nulle part, trop de sommes ne s'additionnent pas ; je perçois bien dans cette diversité, dans ce désordre, la présence d'une personne, mais sa forme semble presque toujours tracée par la pression des circonstances ; ses traits se brouillent comme une image reflétée sur l'eau. Je ne suis pas de ceux qui disent que leurs actions ne leur ressemblent pas. Il faut bien qu'elles le fassent, puisqu'elles sont ma seule mesure, et le seul moyen de me dessiner dans la mémoire des hommes, ou dans la mienne propre ; puisque c'est peut-être l'impossibilité de continuer à s'exprimer et à se modifier par l'action qui constitue la différence entre l'état de mort et celui de vivant. Mais il y a entre moi et ces actes dont je suis fait un hiatus indéfinissable.

Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, « Anima vagula blandula », 1951

## **Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves***

*La Princesse de Clèves est une femme mariée. Lors d'un bal à la Cour, elle rencontre le Duc de Nemours. Ils tombent amoureux l'un de l'autre au premier regard sans se l'avouer. Et, fidèle à son mari, Mme de Clèves refuse de céder à sa passion.*

Il y avait longtemps que M. de Nemours souhaitait d'avoir le portrait de madame de Clèves. Lorsqu'il vit celui qui était à M. de Clèves, il ne put résister à l'envie de le dérober à un mari qu'il croyait tendrement aimé ; et il pensa que, parmi tant de personnes qui étaient dans ce même lieu, il ne serait pas soupçonné plutôt qu'un autre.

Madame la dauphine était assise sur le lit, et parlait bas à madame de Clèves, qui était debout devant elle. Madame de Clèves aperçut, par un des rideaux qui n'était qu'à demi fermé, M. de Nemours, le dos contre la table qui était au pied du lit ; et elle vit que, sans tourner la tête, il prenait adroitement quelque chose sur cette table. Elle n'eut pas de peine à deviner que c'était son portrait, et elle en fut si troublée que Madame la dauphine remarqua qu'elle ne l'écoutait pas et lui demanda tout haut ce qu'elle regardait. M. de Nemours se tourna à ces paroles ; il rencontra les yeux de madame de Clèves qui étaient encore attachés sur lui, et il pensa qu'il n'était pas impossible qu'elle eût vu ce qu'il venait de faire.

Madame de Clèves n'était pas peu embarrassée : la raison voulait qu'elle demandât son portrait ; mais en le demandant publiquement, c'était apprendre à tout le monde les sentiments que ce prince avait pour elle ; et, en le lui demandant en particulier, c'était quasi l'engager à lui parler de sa passion ; enfin, elle jugea qu'il valait mieux le lui laisser, et elle fut bien aise de lui accorder une faveur qu'elle lui pouvait faire sans qu'il sût même qu'elle la lui faisait. M. de Nemours, qui remarquait son embarras, et qui en devinait quasi la cause, s'approcha d'elle et lui dit tout bas : « Si vous avez vu ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, madame, de me laisser croire que vous l'ignorez, je n'ose vous en demander davantage » ; et il se retira après ces paroles, et n'attendit point sa réponse.

Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, II, 1678

## **Fatou Diome, *Le ventre de l'Atlantique***

*Autrice sénégalaise d'expression francophone vivant en France, Fatou Diome évoque souvent dans ses œuvres les rapports entre la France et l'Afrique. Dans Le ventre de l'Atlantique, d'inspiration autobiographique, Salie, la narratrice, vit en France ; son petit frère, Madické, est resté sur leur île du Sénégal, Niodior. Il ne rêve que d'une chose : être sélectionné comme joueur dans une équipe de football française pour venir rencontrer son idole, Maldini. Ses illusions sur la France, ainsi que celles de tous les autres villageois, sont alimentés par ceux qui sont partis et revenus, dont « l'homme de Barbès » qui possède l'une des rares télévisions du village.*

Au clair de lune, à la fin des matchs diffusés à la télé, l'homme de Barbès trônait au milieu de son auditoire admiratif et déroulait sa bobine, l'une de ses épouses passant à intervalles réguliers pour servir le thé.

« Alors, tonton, c'était comment là-bas, à Paris ? » lançait un des jeunes.

C'était la phrase rituelle, le verbe innocent dont Dieu avait besoin pour recréer le monde sous le ciel étoilé de Niodior :

« C'était comme tu ne pourras jamais l'imaginer. Comme à la télé, mais en mieux, car tu vois tout pour de vrai. Si je te raconte réellement comment c'était, tu ne vas pas me croire. (...) J'ai atterri à Paris la nuit ; on aurait dit que le bon Dieu avait donné à ces gens-là des milliards d'étoiles rouges, bleues et jaunes pour s'éclairer ; la ville brillait de partout. Depuis l'avion qui descendait, on pouvait imaginer les gens dans leurs appartements. J'habitais dans cette immense ville de Paris. Rien que leur aéroport, il est plus grand que notre village. Avant, je n'avais jamais pensé qu'une si belle ville pouvait exister. Mais je l'ai vue de mes propres yeux. La tour Eiffel et l'Obélisque, on dirait qu'ils touchent le ciel. Les Champs-Élysées, il faut une journée, au moins, pour les parcourir, tellement les boutiques de luxe, qui les jalonnent, regorgent de marchandises extraordinaires qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. (...) »

Évaluant l'intérêt croissant porté à son récit, l'homme de Barbès sirotait une tasse de thé, étalait son sourire édenté et continuait, d'une voix encore plus vive :

« Ah ! La vie, là-bas ! Une vraie vie de pacha ! Croyez-moi, ils sont très riches, là-bas. Chaque couple habite, avec ses enfants, dans un appartement luxueux, avec électricité et eau courante. (...) Chacun a sa voiture pour aller au travail et amener les enfants à l'école ; sa télévision, où il reçoit les chaînes du monde entier ; son frigo et son congélateur chargés de bonne nourriture. Ils ont une vie très reposante. Leurs femmes ne font plus les tâches ménagères, elles ont des machines pour laver le linge et la vaisselle. (...) Et tout le monde vit bien. Il n'y a pas de pauvres, car même à ceux qui n'ont pas de travail, l'État paie un salaire : ils appellent ça le RMI, le revenu minimum d'insertion. Tu passes la journée à bâiller devant ta télé, et on te file le revenu maximum d'un ingénieur de chez nous ! (...) Tout ce dont vous rêvez est possible. Il faut vraiment être un imbécile pour rentrer pauvre de là-bas. (...) »

La nuit était toujours profonde quand Madické et ses camarades se dispersaient dans les ruelles du village. En se mordillant la joue, l'homme de Barbès se jetait dans son lit, soulagé



d'avoir réussi, une fois de plus, à préserver, mieux, à consolider son rang. Il avait été *un nègre à Paris* et s'était mis, dès son retour, à entretenir *les mirages* qui l'auréolaient de prestige. (...) Jamais ses récits torrentiels ne laissaient émerger l'existence minable qu'il avait menée en France. Le sceptre à la main, comment aurait-il pu avouer qu'il avait d'abord hanté les bouches du métro, chapardé pour calmer sa faim, fait la manche, survécu à l'hiver grâce à l'Armée du Salut avant de trouver un squat avec ses compagnons d'infortune ? Pouvait-il décrire les innombrables marchés où, serrant les fesses à chaque passage des pandores<sup>17</sup>, il soulevait des cageots de fruits et légumes, obéissant sans broncher au cuistre boueux qui le payait une bouchée de pain, au noir ? Perpétuel clandestin, c'est muni d'un faux titre de séjour, photocopie de la carte de résident d'un copain-complice, qu'il avait ensuite sillonné l'Hexagone, au bon vouloir d'employeurs peu scrupuleux. (...) Doux comme un agneau, ses mâchoires carrées lui dessinèrent bientôt un profil de gardien. La nuit, il affûtait son regard sur la carrosserie des voitures rutilantes d'une résidence huppée. Je ne sais qui promenait l'autre, mais avec un chien d'attaque, chacun à une extrémité de la même laisse, il arpentait les allées noires et graisseuses jusqu'au premier « Bonjour Mamadou » qui signalait la fin de sa faction. Il ne s'appelait pas Mamadou, mais tous les habitants de la résidence le prénommaient ainsi.

Fatou Diome, *Le ventre de l'Atlantique*, 2003

17 La police, en argot.

## **Christine Montalbetti, Le Cas Jekyll**

*Réécriture théâtrale d'une nouvelle de R. L. Stevenson, ce monologue met en scène l'histoire étrange d'un scientifique, le docteur Jekyll qui cherche, grâce à une potion, à faire sortir de son inconscient toutes ses pulsions monstrueuses. Il se transforme alors en Mr Hyde, dangereux criminel. Il relate l'expérience de sa première métamorphose.*

Il y eut un soir où je sus que j'étais prêt.

Je le tiens dans ma main, ce breuvage trouble et fumant, avec son précipité orange qui le zèbre en volutes doucereuses, et qui doit me permettre d'opérer physiquement la dissociation de mes pulsions ! La potion que j'ai confectionnée, hop, je me la siffle.

*Ah, my goodness*<sup>18</sup> !

Cette part-là est presque inénarrable<sup>19</sup>. La douleur que c'est. L'arrachement. L'écartèlement. La réduction. Ce qui me paraît se broyer, de mes os. Ce qui se ratatine. La souffrance atroce du rétrécissement. La déformation. Nuit maudite !

Or, aussitôt après la douleur considérable, quelque chose de délicieux se met à me couler dans les veines. Chacune est comme un petit ruisseau tout neuf et riant, et qui irrigue de vivifiantes prairies. Peinture exquise !

Je cours vers ma chambre, je veux me voir dans le miroir de ma coiffeuse. Je gambade avec la même joie, je pense, que les premiers hommes qui s'essayèrent à la bipédie. Mon pas est si sautillant, si léger ! La courette<sup>20</sup> me découpe un carré de ciel qui m'est réservé et qui me couvre comme un dais<sup>21</sup>.

La lune très grosse entre abondamment dans la pièce et l'éclaire comme en plein jour. Celui que je vois n'est pas fort coquet, pour sûr. Mais ta vilaine face me plaît, comme un autre moi-même.

Il y a dans le mouvement de se reconnaître je ne sais quelle gratification qui dépasse les considérations esthétiques.

Que m'importe cette petite taille, cette difformité vague, puisque c'est moi, enfin, sous un nouveau jour, que jusque-là je n'avais pu contempler !

Mais l'aube va naître. Mes gens<sup>22</sup> grappillent leurs dernières minutes de sommeil. Parviendrai-je à reprendre mon apparence d'avant ? Ou bien garderai-je pour toujours ma figure de Hyde ? Je traverse la courette dans l'autre sens, vers le laboratoire, avec au cœur un affreux suspens.

Non plus sautillant, comme tout à l'heure, mais détalant comme un chat inquiet. J'ai établi soigneusement mes calculs ; or une erreur, n'est-ce pas, peut toujours s'y glisser. Je bois la seconde potion.

Sacrebleu ! dieux du ciel ! londonienne frayeur ! Mes os de Hyde cette fois s'étirent, mes muscles s'allongent dans des souffrances terribles. Puis cela cesse. Je me dirige de nouveau, encore haletant, jusqu'à ma chambre, et, dans le miroir de ma coiffeuse, je vois qui ? Jekyll, qui

18 Mon Dieu !

19 Qu'on ne peut pas raconter.

20 La courette : une petite cour que Jekyll / Hyde doit traverser pour aller de sa maison à son laboratoire.

21 Pièce d'étoffe précieuse.

22 « Mes gens » : mes serviteurs.

souffle comme un bœuf, ses jolis traits un peu tirés, mais en tout point semblable à celui qu'il a été.

Christine Montalbetti, *Le cas Jekyll*, 2007.

## **Yasmina Reza, *Conversations après un enterrement***

*L'endroit où le père est enterré.*

*Apparaît Alex. Il tient dans une main le sécateur, et dans l'autre trois tiges de chardons marrons et secs. Il regarde le sol un long moment. Enfin il s'accroupit.*

*Un temps.*

ALEX

Écoute-moi papa. Tu es obligé de m'écouter ; t'as les narines pleines de terre, tu peux pas gueuler. Maintenant c'est moi qui gueule tout seul, je n'arrête pas de gueuler. Quand je me regarde, j'ai l'impression d'être un petit vieillard. Je gueule, je m'agite comme un roquet, j'ai quelque chose de pincé, là, dans les lèvres. À douze ans tu m'as giflé parce que je mangeais une cuisse de poulet d'une seule main. Sans prévenir, tu ne m'as même pas dit « Mange avec tes deux mains », tu m'as giflé sans prévenir. Personne n'a bronché. Je suis monté dans ma chambre pleurer comme un con. Nathan est venu (mais il avait fini de manger quand il est venu), il m'a dit « Il est comme ça parce que maman est morte », j'ai répondu : « Fous-moi la paix, il n'a qu'à crever lui aussi... »

Yasmina Reza, *Conversations après un enterrement*, 4, 1987

## **Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves***

*La Princesse de Clèves est mariée à un homme plus âgée qu'elle. Reçue et appréciée à la Cour du roi, on lui parle souvent du Duc de Nemours, avec de nombreux éloges, et il lui tarde de le rencontrer. Elle est un soir invitée à un bal à la Cour.*

Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure ; le bal commença, et comme elle dansait avec monsieur de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait, et à qui on faisait place. Madame de Clèves acheva de danser et pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna, et vit un homme qu'elle crut d'abord<sup>23</sup> ne pouvoir être que monsieur de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte, qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne ; mais il était difficile aussi de voir madame de Clèves pour la première fois, sans avoir un grand étonnement.

Monsieur de Nemours fut tellement surpris de sa beauté, que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini, sans leur donner le loisir de parler à personne, et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient, et s'ils ne s'en doutaient point.

« Pour moi, Madame, dit monsieur de Nemours, je n'ai pas d'incertitude ; mais comme madame de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnaître, je voudrais bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom.

- Je crois, dit madame la dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien.

- Je vous assure, Madame, reprit madame de Clèves, qui paraissait un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez.

- Vous devinez fort bien, répondit madame la dauphine ; et il y a même quelque chose d'obligeant pour monsieur de Nemours, à ne vouloir pas avouer que vous le connaissez sans l'avoir jamais vu. »

La reine les interrompit pour faire continuer le bal ; monsieur de Nemours prit la reine dauphine. Cette princesse était d'une parfaite beauté, et avait paru telle aux yeux de monsieur de Nemours, avant qu'il allât en Flandre ; mais de tout le soir, il ne put admirer que madame de Clèves.

Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, 1678

23 Ici, « d'abord » signifie « aussitôt ».

## **Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien***

*Marguerite Yourcenar fut la première femme à entrer à l'Académie Française. Mémoires d'Hadrien est un roman historique où l'empereur Hadrien (mort en 138 ap. J.-C.) écrit à son petit-fils adoptif et futur successeur, Marc Aurèle. Il y évoque sa vie et ses réflexions à l'approche de sa mort.*

*Dans cet extrait, Hadrien évoque sa rencontre avec Antinous, un homme que le véritable empereur aima passionnément au point de créer une ville, en son hommage après sa mort, nommée Antinoupolis sur les rives du Nil.*

L'été qui suivit ma rencontre avec Osroès se passa en Asie Mineure : je fis halte en Bithynie<sup>24</sup> pour surveiller moi-même la mise en coupe des forêts de l'État. A Nicomédie, ville claire, policée, savante, je m'installai chez le procureur<sup>25</sup> de la province, Cnéius Pompéius Proculus, dans l'ancienne résidence du roi Nicomède (...). Les brises de la Propontide<sup>26</sup> éventaient ces salles fraîches et sombres. Proculus, homme de goût, organisa pour moi des réunions littéraires. Des sophistes<sup>27</sup> de passage, de petits groupes d'étudiants et d'amateurs de belles-lettres se réunissaient dans les jardins, au bord d'une source consacrée à Pan<sup>28</sup>. De temps à autre, un serviteur y plongeait une grande jarre d'argile poreuse ; les vers les plus limpides semblaient opaques comparés à cette eau pure.

On lut ce soir-là une pièce assez abstruse de Lycophron<sup>29</sup> que j'aime pour ses folles juxtapositions de sons, d'allusions et d'images, son complexe système de reflets et d'échos. Un jeune garçon placé à l'écart écoutait ces strophes difficiles avec une attention à la fois distraite et pensive, et je songeai immédiatement à un berger au fond des bois, vaguement sensible à quelque obscur cri d'oiseau. Il n'avait apporté ni tablettes, ni style<sup>30</sup>. Assis sur le rebord de la vasque, il touchait des doigts la belle surface lisse. J'appris que son père avait occupé une place modeste dans la gestion des grands domaines impériaux ; laissé tout jeune aux soins d'un aïeul, l'écolier avait été envoyé chez un hôte de ses parents, armateur à Nicomédie, qui semblait riche à cette famille pauvre.

Je le gardai après le départ des autres. Il était peu lettré, ignorant de presque tout, réfléchi, crédule. Je connaissais Claudiopolis<sup>31</sup>, sa ville natale : je réussis à le faire parler de sa maison familiale au bord des grands bois de pins qui pourvoient aux mâts de nos navires, du temple d'Attys, situé sur la colline, dont il aimait les musiques stridentes, des beaux chevaux de son pays et de ses étranges dieux. Cette voix un peu voilée prononçait le grec avec l'accent d'Asie. Soudain, se sentant écouté, ou regardé peut-être, il se troubla, rougit, retomba dans un de ces silences obstinés dont je pris bientôt l'habitude. Une intimité s'ébaucha. Il m'accompagna par la suite dans tous mes voyages, et quelques années fabuleuses commencèrent.

24 Région d'Asie Mineure, située dans l'actuelle Turquie.

25 Fonctionnaire chargé de l'administration d'une province impériale.

26 L'actuelle mer de Marmara, qui relie la Mer Noire à la Méditerranée.

27 Un orateur et un professeur d'éloquence dans la Grèce antique.

28 Une divinité grecque de la Nature, souvent représenté comme un être mi-homme, mi-bouc.

29 Un poète grec du IV<sup>e</sup> av. J.C.

30 Objet employé pour écrire sur une tablette de cire, dont la forme ressemble à nos actuels stylos.

31 Ville située dans l'actuelle Turquie.

Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, « Saeculum Aureum », 1951

## **Assia Djebar, *Vaste est la prison***

*Assia Djebar est la première autrice originaire du Maghreb à être entrée à l'Académie Française.*

*Vaste est la prison est un roman qui multiplie les trames narratives et utilise une temporalité non linéaire. Dans cet extrait, la narratrice croise un homme qu'elle a secrètement aimé autrefois.*

Avec l' Aimé - enfin, « l'autrefois aimé » -, une autre rencontre eut lieu. Sur une scène vaste : comme si notre face-à-face avait été l'objet de préparations secrètes ordonnancés par un magicien.

C'était le plein été, me semble-t-il, après le départ massif des vacanciers. Je revois l'esplanade de la nouvelle gare Montparnasse<sup>32</sup>, au début d'un après-midi assez chaud. Peu de badauds ; de rares touristes : un ou deux groupes de jeunes assis sur des bancs ou par terre.

Moi, débouchant dans cet espace. Je ne me pressais pas. (...)

Au fond, sortant de la gare, une silhouette de voyageur, un sac à la main ou sur l'épaule. Je me dirigeais moi-même en diagonale vers cette ombre isolée qui se détachait au soleil.

Lumière presque aveuglante de cet après-midi. Pas de bruit : ni celui de quelque bus derrière moi, ni de la foule si dispersée.

Je m'avançais donc, ce jour d'été, d'un pas tranquille et le coeur, je me souviens, empli de paix, ou, comme il m'arrive souvent, submergé doucement de la simple joie d'exister. À mi-chemin de ce trajet, je le reconnus : lui, l' Aimé avec passion, « l' Aimé », pensai-je, et non « l'autrefois aimé ». Alors que celui qui m'aimait, vers qui je rentrais chaque soir allégrement, m'attendait ailleurs dans cette ville.

Je le reconnus donc ; et lui, d'un pas qui changea d'allure, vint rapidement à ma rencontre. Aucune surprise manifestée, ni de sa part, ni de la mienne.

Je lui serrai la main ; une hésitation pour l'embrasser amicalement. Il garda ma main un moment. Nous nous sommes contemplés.

Moi, habitée d'une tendresse nouvelle. Je l'examinai calmement : son visage avait grossi ; ses joues étaient hâlées. Il avait forci : ses épaules semblaient plus larges.

« Est-ce que deux ans vraiment se sont écoulés ? me dis-je. En tous cas, il est devenu un bel homme ! »

Il me raconta qu'il arrivait le jour même d'un pays lointain :

- Un an, disait-il, de coopération en Nouvelle-Zélande !

Comme j'étais distraite, je me demande, maintenant, mais je n'en suis pas sûre, s'il ne parla pas plutôt de l'Australie !

Je souriais, le coeur revigoré : « En somme - je me repris à dialoguer intérieurement comme auparavant, le tutoyant dans mon silence -, tu es allé jusqu'au bout de la terre, et le jour de ton retour, à la sortie de cette gare parisienne, je me présente là pour saluer ton retour ! »

Je ne m'étonnai pas. Je crus au miracle d'un ordonnateur invisible, pour nous deux, une ultime

32 Une gare de Paris.



fois, convoqué.

Je contemplai l'autrefois aimé, cette fois, sans nulle réticence. Mais je sentis soudain - à moins que je le compris en le quittant -, mon coeur s'emplissait d'un attendrissement véritablement maternel : il était devenu un homme vigoureux et séduisant ! Je le sentais heureux, prêt, en cet instant à prendre le temps de me raconter sa vie australienne... (...)

Ainsi, mon amour silencieux, auparavant si difficilement maîtrisé, changeait de nature ; il subsistait en moi, toujours secret, dépouillé de sa fragilité qui m'avait si longtemps troublée : le jeune homme se dressait rayonnant face à moi dans sa nouvelle beauté.

Il me demanda mon téléphone. Je le lui inscrivis. J'ajoutai quelques mots aimables.

- Nous nous reverrons ! dis-je simplement.

Il s'agissait d'un adieu. Je le sus aussitôt en m'éloignant.

*Assia Djebar, Vaste est la prison, I, 1995*

## **Anna de Noailles, « Le Temps de Vivre »**

Déjà la vie ardente incline vers le soir,  
Respire ta jeunesse,  
Le temps est court qui va de la vigne au pressoir,  
De l'aube au jour qui baisse,

Garde ton âme ouverte aux parfums d'alentour,  
Aux mouvements de l'onde,  
Aime l'effort, l'espoir, l'orgueil, aime l'amour,  
C'est la chose profonde ;

Combien s'en sont allés de tous les cœurs vivants  
Au séjour solitaire  
Sans avoir bu le miel ni respiré le vent  
Des matins de la terre,

Combien s'en sont allés qui ce soir sont pareils  
Aux racines des ronces,  
Et qui n'ont pas goûté la vie où le soleil  
Se déploie et s'enfoncé.

Ils n'ont pas répandu les essences et l'or  
Dont leurs mains étaient pleines,  
Les voici maintenant dans cette ombre où l'on dort  
Sans rêve et sans haleine ;

— Toi, vis, sois innombrable à force de désirs  
De frissons et d'extase,  
Penche sur les chemins où l'homme doit servir  
Ton âme comme un vase,

Mêlé aux jeux des jours, presse contre ton sein  
La vie âpre et farouche ;  
Que la joie et l'amour chantent comme un essaim  
D'abeilles sur ta bouche.

Et puis regarde fuir, sans regret ni tourment  
Les rives infidèles,

Ayant donné ton cœur et ton consentement  
À la nuit éternelle.

Anna de Noailles, « Le Temps de vivre », Le Cœur innombrable, 1901.

## **Renée Vivien, *Le Christ, Aphrodite et M. Pepin***

*Le Christ, Aphrodite et M. Pepin est un recueil en prose qui fait se dérouler des événements bibliques ou mythologiques au début du XX<sup>e</sup> siècle.*

« Et ils commencèrent à l'accuser en disant : Voici un homme que nous avons trouvé pervertissant notre nation, empêchant de payer le tribut à César, et se disant le Roi et le Christ. » Saint Luc, Ch. XXIII, verset 2.

### LES TROUBLES EN PALESTINE

#### LA SITUATION S'AGGRAVE

Il est absolument indéniable qu'un fort mouvement mystico-révolutionnaire s'opère en ce moment dans toute la Palestine où les doctrines socialistes de l'agitateur Jésus-Christ ne sont malheureusement que trop répandues.

La population est très surexcitée par les discours du trop célèbre anarchiste, et l'on craint en haut lieu les pires désordres.

Jésus-Christ ne prêche rien moins que le partage des biens, autrement dit le communisme universel.

Cet homme doué d'une certaine éloquence, a acquis une influence extraordinaire et tout à fait incompréhensible sur la basse populace, et une agitation sérieuse se prépare dans les campagnes.

Nous espérons que notre gouverneur, Ponce-Pilate se montrera à la hauteur de la situation et fera mettre la main sur le chef de la révolte. Il faut faire un exemple : d'autant que l'audace des anarchistes, disciples de Jésus-Christ, encouragés par l'impunité, s'accroît de jour en jour.

Nous croyons de notre devoir de signaler à qui de droit le danger véritable que présente, pour la sécurité publique le formidable attroupement de gens sans aveu, filles soumises<sup>33</sup>, souteneurs, anciens repris de justice, aux abords de Jérusalem. Cette foule peu recommandable se réunit tous les jours sur la montagne, afin d'écouter les discours anarchistes prononcés par Jésus-Christ. Ensuite, tous ces apaches<sup>34</sup> se répandent dans les rues de Jérusalem répétant à tout le monde les paroles séditieuses qu'ils viennent d'entendre. Il est grand temps de faire cesser ce scandale. Espérons que la police se décidera bientôt à prendre des mesures énergiques pour sauvegarder les paisibles citoyens qui s'inquiètent à juste titre du voisinage de cette horde de bandits.

Renée Vivien, *Le Christ, Aphrodite et M. Pépin*, 1907.

<sup>33</sup> Il faut comprendre ici « dame de petite vertu qui marchent sur les trottoirs la nuit ».

<sup>34</sup> Terme employé durant la première moitié du XX<sup>e</sup> pour désigner des voyous, des racailles.

## **Maryse Condé, *Moi, Tituba, sorcière***

*Abéna, une femme africaine prise en esclavage, est violée par un marin sur la bateau qui l'amène aux Antilles pour y être vendue. Quelques mois plus tard naît Tituba, qui est le narrateur du récit. Abéna est esclave sur une plantation et elle vit avec un homme Yao, qui devient le père de l'enfant. Alors que Tituba a cinq ou six ans, sa mère et elle rentrent un jour du marché et sont arrêtées par leur maître, un homme nommé Darnell. Il tente de violer Abéna qui le frappe de plusieurs coups de couteau.*

On pendit ma mère.

Je vis son corps tourner aux branches basses d'un fromager.

Elle avait commis le crime pour lequel il n'y a pas de pardon. Elle avait frappé un Blanc. Elle ne l'avait pas tué cependant. Dans sa fureur maladroite, elle n'était parvenue qu'à lui entailler l'épaule.

On pendit ma mère.

Tous les esclaves avaient été conviés à son exécution. Quand, la nuque brisée, elle rendit l'âme, un chant de révolte et de colère s'éleva de toutes les poitrines que les chefs d'équipe firent taire à grands coups de nerf de boeuf. Moi, réfugiée entre les jupes d'une femme, je sentis se solidifier en moi comme une lave, un sentiment qui ne devait plus me quitter, mélange de terreur et de deuil.

On pendit ma mère.

Quand son corps tournoya dans le vide, j'eus la force de m'éloigner à petits pas, de m'accroupir et de vomir lentement dans l'herbe.

Pour punir Yao du crime de sa compagne, Darnell le vendit à un planteur du nom de John Inglewood qui habitait de l'autre côté des Monts Hillaby. Yao n'atteignit jamais cette destination. En route, il parvint à se donner la mort en avalant sa langue.

Maryse Condé, *Moi, Tituba, sorcière*, 1987